

# Vers un renouveau de la métaphysique?

Autor(en): **Rey, Jean-Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **14 (1964)**

Heft 1

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380804>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## VERS UN RENOUVEAU DE LA MÉTAPHYSIQUE ?

Cinq ans déjà ont passé depuis la parution du livre de J.-Cl. Piguet : *De l'Esthétique à la Métaphysique*<sup>1</sup> et cet ouvrage n'a pas encore suscité, comme il lui convenait, l'intérêt, ou en tous cas l'étonnement du monde philosophique.

C'est pourtant d'un souffle d'air nouveau, disons même révolutionnaire, qu'il balaie le champ si vaste et si complexe de la métaphysique contemporaine. Non pas qu'il veuille tout bouleverser. Ce n'est ni un Discours de la Méthode, ni une Critique de la raison pure, mais plus prudemment la recherche, à l'horizon d'une ligne qui s'étend de Berkeley à Heidegger, en passant par Hegel, Bergson, l'Esthétique de l'Ecole de Paris, la Phénoménologie et l'école néopositiviste d'Oxford, d'un point de départ tout aussi radicalement nouveau pour la métaphysique.

Laissant volontairement de côté par souci de concision des aspects très importants de cette recherche, comme sa structure ou sa méthode, nous allons nous attacher dans cette étude à l'essentiel : la nouvelle voie qu'il trace à une métaphysique future.

Il est difficile d'énoncer avec plus de simplicité que ne le fait l'auteur le point de départ de toute recherche en métaphysique : « La métaphysique est un discours sur les choses. Mais quel discours, et quelles choses ? Tout est là » (p. 1). Si, après deux mille ans de réflexion philosophique, une telle question attend encore une réponse décisive, c'est peut-être que sa simplicité n'est qu'apparente. En fait, dès que le métaphysicien veut saisir la « chose », il ne le peut qu'au moyen du langage, et dès qu'il parle se noue un lien très spécial entre discours et chose. J.-Cl. Piguet a beau jeu de montrer ainsi l'aporie cartésienne : « Descartes s'est donc fié à la puissance du langage pour assurer la chose, puis il s'est fié à la chose pour chasser le Malin Génie »

<sup>1</sup> J.-CL. PIGUET : *De l'Esthétique à la Métaphysique*. La Haye, Martinus Nijhoff, coll. *Phaenomenologica*, vol. 3, 1959, 294 pages.

(p. 2). Mais ce n'est qu'à l'époque contemporaine que, la métaphysique faisant sa crise de langage<sup>1</sup>, ces problèmes apparaissent avec toute leur netteté. La recherche de J.-Cl. Piguet vient donc à son heure et apporte une contribution propre à éclairer d'un jour nouveau les rapports entre discours et choses au sein de la métaphysique.

C'est une idée centrale de ce livre que la métaphysique ne peut aujourd'hui plus parler, sans savoir comment parler, sans avoir analysé tous les types de relation qui unissent l'objet du discours et le discours lui-même. Aussi cette recherche se veut-elle être, sur le plan technique, une analyse du langage. En fait, elle poursuit ainsi un dessein beaucoup plus ambitieux, en découvrant la possibilité d'un langage spécifique à la métaphysique, langage qui d'ailleurs est déjà celui de l'esthétique. Autrement dit, en mettant en évidence un type de liaison « chose-discours » commun à l'esthétique et à la métaphysique.

C'est donc par une méconnaissance profonde des intentions de cet ouvrage que certains critiques ont pu passer sur ce qui en fait le noyau : la seconde partie, la plus originale et la plus solidement charpentée intitulée : « La question critique du langage ». Nous assistons là à une tentative, à notre connaissance entièrement nouvelle dans l'histoire de la philosophie, d'appliquer au *langage lui-même* l'analyse phénoménologique. Husserl, en effet, n'a jamais fait porter une époque phénoménologique sur le langage en tant que tel. Et le « monde réduit » où il aboutissait après avoir « mis entre parenthèses » l'attitude naturelle était précisément celui du langage. Or, c'est sur ce langage que J.-Cl. Piguet, bien conscient de réaliser ainsi une « phénoménologie de la phénoménologie », va faire porter maintenant deux époques successives. Disons tout de suite qu'une telle tentative, qui consiste à mettre en question la loquacité dans sa totalité par la loquacité elle-même (car la technique phénoménologique est une technique loquace) tient de la gageure, en tous cas de la plus haute acrobatie intellectuelle. Il va s'agir de remonter, au cours non pas d'une expérience existentielle vécue, mais d'une expérience intellectuelle et méthodique, jusqu'à un sujet pur, qui non seulement est silencieux, mais pour qui toute chose donnée dans la perception n'est que simple présence de signification sans son énoncé. La première époque porte sur le langage comme milieu naturel, et permet de « confronter la conscience silencieuse avec le langage tout entier » (p. 125). Au terme de cette première époque, nous avons la situation suivante : un sujet percevant, dans la conscience duquel « règne le silence de la contemplation qui est présence des choses » (p. 127). Mais le doute que les choses puissent

<sup>1</sup> Voir *La crise contemporaine du langage*, in *Etudes de Lettres*, série II, tome 3, avril-juin 1960.

avoir un sens bien déterminé en dehors du langage, qu'il subsiste « un type de signification qui s'imposerait (une fois le langage disparu), comme un fait mondain dans le monde » (p. 127), n'est pas encore écarté. C'est sur cette croyance que porte la seconde époque, qui ne laisse donc subsister qu'un « sujet pur », désincarné, squelettique et mythique, qui serait « un sujet non loquace, mais percevant d'une part, et d'autre part un sujet non signifiant, ni signifié, mais en dehors même du rapport « signifiant-signifié » constituant l'eidos de la signification » (p. 132).

Mais moins que l'analyse proprement dite dont nous venons d'esquisser le départ, nous importe pour notre propos le résultat capital auquel elle aboutit : la mise en évidence, par la « levée » successive de ces deux époques, du caractère *modal* du langage. Le langage n'est pas lié d'une manière univoque à son objet, mais il diffère selon les visées de celui qui parle. L'auteur isole trois modalités essentielles et essentiellement différentes, du langage. La première, qui satisfait à une *visée cognitive* de la conscience, est celle qui s'exprime par le langage symbolique de la science (visée, ou modalité « LS » du langage dans la terminologie de notre livre). Selon cette modalité, le langage renvoie à une réalité distincte de lui-même.

Dans la seconde modalité, qui satisfait à une *visée créatrice* de la conscience, le langage devient fin en soi et est la réalité même qu'il exprime. C'est le langage de l'art (visée ou modalité « LL » du langage).

Pourtant le philosophe ne reconnaît ni dans la première, ni dans la seconde de ces visées, sa propre attitude vis-à-vis des « choses ». Qu'historiquement la philosophie ait constamment oscillé entre l'art et la science, et se soit servie d'un langage « mixte », voilà ce qui a constitué sa faiblesse, comme nous le montre J.-Cl. Piguet dans *L'Œuvre de philosophie*<sup>1</sup>. Le désir le plus profond du philosophe est de comprendre une réalité qui l'obsède et parfois le tourmente, mais que le langage de la science précisément n'atteint pas. C'est l'attitude du vieux Goethe dont la *Farbenlehre* est une tentative désespérée de dire ce qu'est la couleur à partir de l'expérience sensible de celle-ci, et en opposition fondamentale à l'attitude scientifique de Newton qui, lui, explique la couleur par des éléments extrinsèques à cette expérience sensible.

C'est que l'analyse du langage découvre pour le philosophe une modalité propre selon laquelle il peut s'exprimer. En effet, lorsqu'elle perçoit un donné sous la modalité LL, deux possibilités s'offrent à la conscience loquace. Dans la première, elle peut parler des significations, comme un musicien parle des sons et un peintre des couleurs.

<sup>1</sup> *L'Œuvre de philosophie*, par J.-CL. FIGUET. Neuchâtel, Baconnière, 1960, 118 p.

C'est la conscience loquace créatrice qui parle un langage LL, et se signifie ainsi par ce langage. Dans l'autre possibilité, la conscience est purement et simplement contemplatrice du donné LL. Ma conscience est *aliénée* par une perception qui fait qu'elle devient cette perception. Lorsque je sens une rose, « je suis moi-même cette odeur de rose » (p. 138). Dans ce cas, ma conscience ne se signifie pas, mais est signifiée.

Or, c'est à ce moment que peut intervenir le langage de la métaphysique (LM), qui va désaliéner la conscience, en reconquérir la maîtrise déçue, et cela en parlant sur cette perception. La parole sur la perception indique que la perception n'est plus seule à régner en moi, mais que coexiste avec elle la conscience que c'est *moi* qui perçois, avec tout ce que cela implique de lucidité, de possibilités d'analyse, bref, de maîtrise de cette perception. J'ai donc ainsi passé de l'être perceptif pur à l'être esthétique ou métaphysique, et je peux m'exprimer selon un mode nouveau de langage, le langage LM, dont la caractéristique sera que toutes ses propositions trouveront leur vérification dans ce qui aura été perçu par ma conscience percevante.

Il vaut la peine de s'arrêter un instant sur l'esthétique de l'École de Paris, dont le langage est ainsi appelé à servir de modèle à celui de la métaphysique. C'est que l'esthétique adopte vis-à-vis de son objet d'étude, l'œuvre d'art, une attitude qui n'est ni celle de la science ni celle de l'art, mais exactement celle que J.-Cl. Piguet demande de la métaphysique. Au seuil de la démarche esthétique se trouve la *contemplation* de l'œuvre d'art, expérience silencieuse au cours de laquelle l'œuvre investit notre conscience. *C'est cette contemplation qui sera ensuite la seule référence du langage que l'esthéticien va tenir.*

On ne peut que regretter que les nécessités de l'édition aient obligé l'auteur à renoncer à un chapitre où il présentait la logique du langage de l'esthétique. Il va sans dire que puisque les visées de l'esthéticien et du métaphysicien sont identiques, il nous serait utile de mieux connaître les méthodes de l'esthétique, et surtout de voir plus clairement ce qui rend spécifique son langage. Sur ce point, les analyses de J.-Cl. Piguet, il faut l'avouer, nous laissent un peu sur notre faim.

Mais une autre question se pose. Que recherche au fond l'esthétique ? Si c'est une meilleure connaissance du phénomène de l'art, comment peut-elle apporter plus que ne donne déjà la simple et pure contemplation ? Le langage est-il si nécessaire, qui se rajoute à la contemplation ? Qui ne donnerait toutes les paroles du plus génial des Esthéticiens sur la *Neuvième Symphonie* pour une mesure de cette œuvre ? Ces questions nous amènent à celle-ci : que signifie *comprendre*, ou *connaître* en esthétique ? Nous avons vu que la visée cognitive de la conscience s'exprimait par le langage LS. Ainsi, quel sens peut donc bien avoir le mot connaître dans une visée LM ? Ce qui reste

obscur, c'est de savoir comment le désir de connaissance de l'esthéticien et du métaphysicien, désir combien réel et moteur de toute recherche, de tout discours, peut être comblé du moment qu'il repousse comme inadéquat le langage de la science. Mais on est en droit de penser dès maintenant que bien des notions, à commencer par celles de vérité, de raison autonome, seront remises en question par cette véritable révolution qui s'opère dès que le critère, la clé d'intelligibilité du discours, devient la contemplation métaphysique.

Ces objections qui surgissent, ces questions qui se pressent, ne sont pas insolubles et la réflexion ne doit pas s'y buter. Rappelons que ce livre, par bien des aspects, ne se veut être qu'un coup de sonde, qu'il ne cherche qu'une direction, qu'il s'établit délibérément dans une zone comprise entre la réalité et l'utopie. Si « l'audace est dans l'espoir » (p. 250), la « prudence est une promesse » (id.) et c'est par prudence — parce qu'il ne veut pas gâcher son jeu — que paradoxalement J.-Cl. Pignet qui ancre la métaphysique dans l'expérience ne dit jamais clairement de quelle expérience il va être question. Voyez plutôt. La métaphysique devra « tenir son discours sur des choses dont elle n'est pas encore très sûre qu'elles existent » (p. 9). Il semble ailleurs que l'objet de la métaphysique soit une réflexion embrassant le champ le plus vaste et le plus indéterminé qui soit : l'univers. De même que l'esthétique est une réflexion sur l'art, la métaphysique est « réflexion sur l'univers » (p. 7). Mais l'auteur avait précisé (p. 4) que la « chose » du métaphysicien était « quelque chose de très réel, de solide, d'immédiat, qui soit apte à porter en soi le poids de l'univers tout entier », et que l'effort de la métaphysique, c'était de « parler au nom d'une conscience métaphysique qui contemple les choses réelles » (p. 27). Et voici un des passages où l'auteur est le plus explicite : « La conscience esthétique possède en effet une certitude, que n'a pas la conscience métaphysique : la certitude de son objet ; l'esthétique sait que son objet est l'œuvre d'art. La métaphysique ne peut en revanche que pressentir son objet ; elle devine qu'il est autrui, l'univers dans sa singularité profonde, qu'il est enfin de quelque manière « sens »... (p. 164).

Ce vague dont est entourée l'expérience métaphysique n'est paradoxal qu'en apparence. Car dire l'expérience métaphysique, c'est déjà faire de la métaphysique — donc déjà parler un langage LM — et le temps n'est pas encore venu de le faire.

Pourtant, rendons justice à l'auteur d'avoir tenté un essai, surprenante page qui ne se veut qu'un « tâtonnement » et dont l'analyse nous fera comprendre les difficultés qui attendent le métaphysicien de demain.

Cet essai a pour thème le sommeil. « Le sommeil est peut-être la réalité qui devrait tourmenter le plus les philosophes » (p. 262). Mais

il ne s'agit ni de parler de la chose qu'est le sommeil, car nous tombons alors dans une perspective scientifique et nous n'atteignons pas l'expérience personnelle du sommeil, ni, comme l'ont fait les Romantiques allemands, d'en faire une expérience artistique et poétique « qui va... être à soi-même à la fois la nuit et l'expression de la nuit » (p. 271). Avec beaucoup de soin, J.-Cl. Piguet isole le seul point de vue métaphysiquement juste sur le sommeil, qui est « la seule expérience que je ne puisse jamais ne pas avoir faite » (p. 262), « réalité rigoureusement incompréhensible aux yeux de la raison discursive, car il est la cessation de tout discours » (p. 264). Ainsi *vécue*, l'expérience du sommeil est celle de notre finitude, et par contraste celle de notre existence. « Le sens le plus riche et le plus dense de ce verbe — exister — nous l'éprouvons dans la réalité quotidienne du sommeil » (p. 265). Sans quitter le terrain de l'expérience, l'auteur découvre dans le sommeil une « qualité d'inquiétude » « beaucoup plus proche de « l'angoisse existentielle » vraie, que l'angoisse devant la mort » (267). M'endormant, je suis angoissé que l'autre, dépositaire de mon existence pendant mon sommeil n'aille à son tour s'endormir. Ainsi « un véritable veilleur... devrait paradoxalement continuer à veiller *même quand il dort*. Le sommeil du veilleur est donc *humainement* impossible, et le fait qu'il existe néanmoins montre que l'autre qui accueille l'existence du veilleur endormi ne saurait être un autre quelconque, mais l'Autre au sens absolu du terme. Celui qui veille sur tous les hommes à la fois : Jésus-Christ » (p. 267-268). « Le sommeil constitue ainsi la preuve la plus évidente de l'existence de Dieu » (p. 268).

Voilà certes une analyse surprenante. Le recours constant à l'expérience du sommeil, comme le veut expressément le langage LM, autorise le lecteur à se référer à sa propre expérience du sommeil. Ici surgit une première difficulté. Nous n'avons jamais quant à nous ressenti l'angoisse existentielle dont parle J.-Cl. Piguet, mais nous nous garderons bien pour autant d'en conclure hâtivement que cette analyse est nulle. Il faut bien se dire dès maintenant que ce que nous appelons improprement peut-être la contemplation métaphysique n'est et ne peut être donnée à tous. A la différence de la raison, qui est la chose la mieux partagée du monde comme on sait, la sensibilité métaphysique qui la remplace n'est l'apanage que de quelques-uns.

Mais une fois admis cela, on se rend vite compte qu'un danger redoutable guette alors le métaphysicien dont l'expérience est la constante référence : celui de verser dans un certain dogmatisme. Un exemple nous en est donné précisément dans cet enchaînement d'idées, que nous avons cité plus haut, et qui conclut à l'existence de Dieu. Il serait un peu gros d'accuser ici J.-Cl. Piguet de faute commise contre la logique ! Nous sommes bien plutôt arrivés en plein terrain

où la raison discursive n'a plus raison d'être. Par un curieux retour des choses, dont la pensée de J.-Cl. Piguet n'est pas le seul exemple à notre époque <sup>1</sup>, ressurgit par le biais d'une métaphysique de l'expérience le vieux rêve d'une philosophie servante de la théologie...

Mais nous n'en sommes pas encore là, avec notre livre, qui ne veut qu'apporter une pierre à la construction d'un édifice encore à créer, d'un édifice qui se veut solide, non l'œuvre d'un solitaire, mais d'une communauté de chercheurs où chacun trouvera son compte. Certes, si ce livre vise l'utopie, il la vise à partir d'un terrain sûr : qu'on lise, pour s'en rendre compte, les belles pages où il traque Heidegger dans ses dernières positions.

*De l'Esthétique à la Métaphysique* est un livre ouvert. Il indique une direction, reconnaît en éclaircur un chemin. La métaphysique s'y engagera-t-elle ? Elle aurait peut-être tort de le dédaigner.

JEAN-PIERRE REY.

<sup>1</sup> Un intéressant parallèle serait à faire entre cette conception de la métaphysique et la *Réflexion seconde* de GABRIEL MARCEL. Dans les deux cas on aboutit à une suspension de la discursivité logique par l'évidence bouleversante de l'expérience.